Palat LII 152 11

CENDRILLON,

OU

L'ÉCOLE DES MÈRES,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE

ET EN VAUDEVILLES;

Par F. G. DESFONTAINES.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, en l'an 8.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DORLIS, tuteur de Cendrillon.		*Vertpré.*
SUAVÉ, maître à chanter.		*Lenoble.*
MICHEL, commissionnaire.		*Duchaume.*
Mad. FIERVAL.		Mme *Dorsan.*
CENDRILLON.	filles de Mad. Fierval.	Mlle *Desmares.*
AURORE.		*J. Laporte.*
AGLAÉ.		Mlle *Arsène.*
MANON, servante de Mad. Fierval.		Mme. *Blosseville.*
Quatre Musiciens.		

La scène se passe chez Madame Fierval.

CENDRILLON,

OU

L'ÉCOLE DES MERES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon éclairé, dans le fond, par une porte ouverte, à laquelle, de chaque côté, tient une large croisée. Derrière la porte, on voit une partie de jardin, ainsi que sur les côtés, dont les fenêtres sont ombragées par des arbres. A la droite du spectateur, on voit un lit de gazon, sur lequel il y a deux bouquets.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever de la toile, Cendrillon est sur la scène, appuyée tristement sur son rateau*)

CENDRILLON, *seule.*

Air : *Je le compare avec Louis.*

Je ne saurais:... ah ! quel destin !
Pour l'adoucir, que faut-il faire ?
En vain je cherche à me distraire,
C'est tous les jours même chagrin ;
Non, rien, hélas! ne peut me plaire,
Je n'ai pas (*bis*) le cœur de ma mère. (*bis.*)

(*En prononçant la phrase suivante, elle quitte son rateau, et prend deux bouquets qui sont sur un banc de gazon.*

Que l'on aime mes sœurs, elles le méritent, et je n'en suis point jalouse... Mais qu'ai-je fait pour que l'on ne m'aime pas !

Même air.

Au point du jour, dans le jardin,
J'ai rassemblé ces fleurs nouvelles,
Et les plus fraiches, les plus belles,
Vont de mes sœurs parer le sein;
Rien de tout ça ne peut me plaire,
Je n'ai pas (*bis.*) le cœur de ma mère (*bis.*)

(*Elle retombe dans sa rêverie, Manon accourt.*)

SCENE II.

CENDRILLON, MANON.

MANON.

Eh bien?

CENDRILLON, *avec effroi.*

Ah!

MANON.

Toujours la peur d'êt'grondée, quoique vous n'le méritiez jamais.

CENDRILLON.

Que ne dis-tu vrai!

MANON.

Je n'suis ni flatteuse, ni menteuse, et pendant qu'vous v'là seule, c'qui n'vous arrive qu'trop souvent, j'viens vous répéter, pour la vingtième fois, qu'en prenant un p'tit moment sur mon r'pos du soir et du matin, j'ai arrangé ma besogne d'manière que j'vous soulagerai d'la moitié d'la vôtre.

CENDRILLON.

Je t'en remercie, mais jamais je n'y consentirai.

MANON.

Personne ne l'saura.

CENDRILLON.

Ma mère sait tout; tu serais grondée, et je ne le veux pas.

MANON.

Moi, je l'veux; et ça sera: v'là ti pas déjà qu'vous êtes lasse à n'y pas t'nir, de d'puis cinq heures du matin qu'vous êtes debout.

CENDRILLON.

J'y suis accoutumée.

MANON.

Tandis qu'vos sœurs s'lèvent à des neuf et dix heures, jour ou non.

CENDRILLON.

Ma mère dit que le sommeil est nécessaire à leur santé.

MANON.

Est-c'que la vôtre n'vaut pas la leur.

CENDRILLON.

Apparemment.

MANON.

Et vous continueriez d'ét'leur chambrière, leu cendrillon.. L'beau nom qu'ils vous ont donné là, et comme i figure bien auprès d'ceux d'Aurore de Quercy, votre aînée, et d'Aglaé d'Montendre, sa cadette; aussi ça vous a en titre marchands d'étoffes, marchand d'bijoux, marchands d'modes, maître à danser, maître à dessiner, maître à chanter; et d'tous ces maîtres-là, pas un pour vous.

CENDRILLON.

Mes sœurs font des progrès; et j'en jouis.

MANON.

Vos sœurs font des progrès!... c'est vous qui en faites.

CENDRILLON.

Moi! on ne m'apprend rien.

MANON.

Non, mais vous écoutez et vous retenez.

CENDRILLON.

Très-mal.

MANON.

Très-bien; et c'est c'que j'racontais encore hier... en parlant d'vos chagrins.

CENDRILLON.

Que dis-tu?

MANON.

J'dis qu'vot' situation m'désole, et qu'je n'y peux plus t'nir, sans compter que l'silence m'est contraire, et la fièvre qui m'a galopée, il y a trois mois, comme vous l'avez vu, n'm'est v'nue que d'la violence que je m'suis faite d'vouloir garder ma parole envers trois d'mes amies à qui j'avais promis d'patienter su vot'compte.

CENDRILLON.

Trois de vos amies ! vous les avez instruites...

MANON.

Comm' de juste : et j'aurais bonne grace de d'mander à mes camarades c'qui s'passe chez elles, si je n'leu disais pas c'qui s'passe chez nous.

CENDRILLON.

Ma mère nous a défendu de causer ensemble, va-t-en.

MANON.

Tout c'qui vous plaira ; mais j'ai dans l'idée que monsieur Dorlis n'peut tarder.

CENDRILLON.

Mon tuteur !

MANON.

Et qu'est aussi vot' oncle, puisqu'il était frère d'feu vot' père.

CENDRILLON.

Quel nom tu me rappèles !

MANON.

I'vous aime c'tuteur-là, malgré qu'i soit loin, i s'doutait d'queuqu'chose dès avant son départ d'l'y a six ans, et comme pendant ces six ans-là vot'peine n'a fait qu'augmenter..... Si queuqu'un d'vot connaissance... et d'la mienne, l'y avait stilé une p'tite lettre... dans laquelle il y aurait dit tout c'qui s'est passé...

CENDRILLON.

Lorsque ma mère et mes sœurs pourraient en souffrir !

MANON.

Vous les plaindriez, et je vous approuve ; mais ne l'ont-elles pas mérité ; et pourquoi vot'mère n'vous traite-t-elle pas comme les autres ? à cause qu'vous êtes du s'cond lit ? eh bien ! est-ce que la nature qui a veillé dans l'premier, s'est endormie dans l'second ? la preuve qu'ça n'est pas, c'est que vous v'là.

CENDRILLON.

Un mot.

MANON.

Et quand i serait vrai, comme elle nous l'a dit, qu'vot' père n'aurait pas fait son bonheur, est-ce vot'faute ; et l'bien

que c'père vous a laissé ? c'bien qui n'est qu'à vous ? c'bien... J'n'acheverai pas, car j'vous dirais qu'sans c'bien-là vot'mère s'rait dans l'embaras, et je n'veux pas l'dire.

CENDRILLON.

Air : *Tout ce qu'il vous plaira.*

Ah ! tu blesses mon cœur,
Je ne veux plus t'entendre.

MANON.

Moi, pour votre bonheur,
Je veux tout entreprendre.

CENDRILLON.

Je ne puis m'en défendre,
Ma mère est toujours là.

MANON.

Quand voudra-t elle vous l'rendre,
Jamais je n'verrai ça.

CENDRILLON.

Oui, oui, ma mère est toujours là.

MANON.

Jamais, jamais je n'verrai ça.

CENDRILLON.

Ah ! tu blesses mon cœur,
Je ne veux plus t'entendre.

MANON.

Moi, pour votre bonheur,
Je veux tout entreprendre.

CENDRILLON.

Au nom que je révère,
C'est à toi de céder.

MANON.

Dorlis vous sert de père,
C'est à lui de m'aider.

CENDRILLON.

Point d'éclat, point d'humeur,
Et l'ennui qui me presse
Aura moins de rigueur.

MANON.

De l'éclat, de l'humeur,
Et de votre détresse
J'calmerai la rigueur.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Mad. FIERVAL.

Mad. FIERVAL, *arrive et témoigne sa colère.*

Toujours avec cette fille !

CENDRILLON.

Ma mère...

Mad. FIERVAL, *à Manon.*

Sortez.

Suite de l'air.

Ah! c'est de bonne foi,
Trop braver ma colère.

CENDRILLON.

Je suis loin, croyez moi,
De vouloir vous déplaire.

Mad. FIERVAL.

Mais après ma défense
Qui peut vous réunir?

CENDRILLON.

Si cela vous offense;
C'est moi qu'il faut punir.

ENSEMBLE.

MANON, *se retirant.*
Faut encor par prudence
Sortir et se r'tenir.

Mad. FIERVAL.
Mais après ma défence,
Qui peut vous réunir.

CENDRILLON.

Si cela vous offence;
C'est moi qu'il faut punir.

SCENE IV.

Mad. FIERVAL, CENDRILLON.

Mad. FIERVAL.

Vous occuper et m'obéir, voilà vos premiers devoirs: quand les remplirez-vous?

CENDRILLON.

J'y ferai attention.

Mad. FIERVAL.

Et les fleurs, les arbustes que vos sœurs vous ont recommandé d'arroser tous les matins?

CENDRILLON.

Ils le sont.

Mad. FIERVAL.

Et leurs bouquets?

CENDRILLON.

Les voici.

Mad. FIERVAL.

Allez les leur porter.

CENDRILLON.

J'y vais.

Mad. FIERVAL.

Un moment.

CENDRILLON.

J'attends.

Mad. FIERVAL.

Si Michel est à la porte, qu'on me l'envoie.

CENDRILLON.

J'y cours.

Mad. FIERVAL.

Un mot.

CENDRILLON.

J'écoute.

Mad. FIERVAL.

Dites à Aurore de venir me parler... cependant, qu'elle ne se presse pas... qu'elle s'habille à son aise.

CENDRILLON.

C'est tout?

Mad. FIERVAL.

Allez. (*Cendrillon lui fait la révérence.*) C'est bon.

SCENE V.

Mad. FIERVAL, *seule.*

(*Regardant aller Cendrillon.*)

Ce sont les traits, la voix, le maintien de son père, et je ne puis la voir, sans me rappeler les tourmens que sa jalousie m'a fait souffrir... D'ailleurs, plus j'étudie cette petite fille, et plus je m'apperçois que sa réserve, à mon égard, n'est autre chose que de la dissimulation, le plus odieux des défauts... Qu'elle différence avec ses sœurs dont le caractère est si prévenant!

Air : *Vous me plaignez, ma tendre amie.*

Près de leur jeune et tendre père,
L'amour fila tous mes instans,
Sensible épouse, heureuse mère,
Je le perdis dans son printems;
Mais dans ses deux filles que j'aime,
Matin et soir je le revoi,
Et, malgré la mort, la mort même,
Nuit et jour, il revit pour moi.

Cependant, mes fonds diminuent, et si le tuteur de Cendrillon ne m'en envoie pas plus exactement qu'il ne le fait depuis quatre mois, à qui m'adresser ?... le hasard y pourvoira. Le plus inquiétant, c'est mon procès dont il ne me donne point de nouvelles : je suis ruinée si je le perds... Je ne le perdrai pas... Demain, mes deux filles vont au bal... quelles parures leur choisir ? elles en ont tant... Voyons, (*elle va s'asseoir sur un banc de gazon.*) d'abord, mon portrait en médaillon ; elles sont encore loin de s'y attendre, et, d'avance, je partage le plaisir qu'il va leur faire... Ensuite, je voudrais... non, cela serait commun... il vaut mieux... détestable... En vérité, le nombre des couleurs est si borné que l'on ne sait plus comment se mettre. S'il était possible... (*Cendrillon approche doucement : elle voit sa mère occupée, et craint de la déranger.*) Quelqu'un vient...

SCENE VI.

Mad. FIERVAL, CENDRILLON.

Mad. FIERVAL, *sans se retourner.*

Est-ce vous, ma fille?

CENDRILLON.

Non, ma mère, c'est Cendrillon.

Mad. FIERVAL.

Que voulez-vous ?

CENDRILLON.

C'est que ma sœur Aurore...

Mad. FIERVAL.

C'est que, c'est que vous ne vous souvenez de rien.... qu'elles viennent toutes deux.

CENDRILLON, *s'en allant.*

Je vais tâcher de m'en souvenir.

(*Cendrillon sort d'un côté, Michel arrive de l'autre.*)

SCENE VII.

Mad. FIERVAL, MICHEL.

MICHEL.

On m'a dit que vous m'demandiez, et me v'là.

Mad. FIERVAL, *se levant.*

A merveille, et je ferai mon travail avec mad. du Trait.

MICHEL.

Où c'qui faut que j'aille ?

Mad. FIERVAL.

Chez la marchande de modes.

MICHEL.

C'te dame qui vend des fleurs à cell' qui en manquent ?

Mad. FIERVAL.

Tu lui diras que je l'attends à trois heures...

MICHEL.

Avec sa marchandise ?

Mad. FIERVAL.

Je l'ai prévenue.

Mad. MICHEL.

A trois heures ?

FIERVAL.

Pars, et reviens.

MICHEL, *s'en allant.*

C'est mon état.

(*Les deux sœurs arrivent et embrassent leur mère.*)

Mad. FIERVAL, *les voyant.*

Ha !

SCENE VIII.

Mad. FIERVAL, AURORE, AGLAÉ.

AURORE, AGLAÉ.

Air : Il faut voir Annette.

Auprès de ma mère,
Je crois au bonheur,
Désir de lui plaire,
Enflâme mon cœur.

Mad. FIERVAL.

Oui, par un sourire
Tu sais me charmer,
Ton ame m'inspire,
Non je ne respire
Que pour bien t'aimer.

AGLAÉ.

De notre jeunesse,
Les heureux momens,
Près de toi sans cesse,
Seront plus charmans.

ENSEMBLE.

Auprès de ma mère, etc

Mad. FIERVAL.

Vous m'enchantez... et le sommeil à-t-il été tranquille?

AGLAÉ.

Délicieux : je n'ai songé à rien en dormant, à rien en m'éveillant; si bien que rien n'a troublé ni mon repos, ni mon reveil ; et ce rien là est précieux.

Mad. FIERVAL.

Tu as des idées uniques, (*à Aurore.*) et toi qui fais toujours des rêves agréables... où crois-tu avoir passé la nuit?

AURORE.

Sous un berceau de fleurs.

AGLAÉ.

J'en étais sûre, Aurore a l'imagination si fleurie... Mais, la journée est longue... que ferons nous?

Mad. FIERVAL.

Je l'ai arrangée.

AGLAÉ.

C'est adorable.

Mad. FIERVAL.

D'abord, nous dînerons chez la petite voisine.

AURORE, *avec un air décidé.*

La petite voisine?

Mad. FIERVAL.

Elle est aimable.

AGLAÉ.

Très-aimable... mais impossible d'en jouir quand le cher mari est là ; et le cher mari n'en bouge.

AURORE.

C'est d'un fatiguant....

Mad. FIERVAL.

Effectivement, vous y avez baillé avant hier; nous n'irons pas ; mais sûrement vous serez de mon avis pour le soupé de Dorval. Son concert est excellent.

AGLAÉ.

Le dernier m'a donné des vapeurs.

AURORE.

Et son reversi ; j'ai cru que j'y mourrais.

Mad. FIERVAL.

Allons, rien de tout cela ne vous convient, vous me le dites franchement, j'en suis comblée, et vous vous déciderez... Commençons par prendre le café.

AGLAÉ.

Ici ?

Mad. FIERVA

Mais, oui,

AGLAÉ.

Il fait si beau, allons déjeûner au Petit Cours.

AURORE.

Certainement.

Mad. FIERVAL.

Au Petit Cours ? volontiers.

AURORE.

En revenant, nous entrerons à la Corbeille galante.

AGLAE.

Nous passerons chez mon libraire ; je veux y acheter les fables de la Fontaine. On prétend qu'il y a du naturel dans ces fables, et le naturel est si ravissant, que tous les jours je m'applaudis d'avoir autant de naturel que j'en ai... Mais, à propos, n'est-ce pas ce matin que notre maître de musique nous amène trois ou quatre de ses amis, pour accompagner le dernier morceau qu'il nous a donné ?

AURORE.

Justement.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MANON.

MANON.

Le maître à chanter.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, SUAVÉ, Quatre Musiciens, CENDRILLON.

Mad. FIERVAL.

Qu'il entre. Des chaises, des pupitres. Vous êtes de parole, mon cher Suavé.

SUAVÉ.

Je vous avais promis l'accompagnement, et je vous l'amène.

Mad. FIERVAL.

Toujours aimable.

AGLAÉ.

Dans sa mise comme dans son chant.

AURORE.

Au boudoir.

AGLAÉ.

Pourquoi? restons ici.

SUAVÉ, *à Aglaé.*

Je suis de votre avis; ce salon est délicieusement ombragé, et l'ombrage donne à la musique un frais, un velouté qui caresse voluptueusement l'oreille la moins délicate.... Et quelle mélodie, quel enchantement, si les habitans de ce bocage s'animaient aux accens de l'amour et des graces.

AGLAÉ.

On n'est pas plus galant.

SUAVÉ, *aux Musiciens.*

Allons, mes amis, accordez-vous. (*aux deux sœurs.*) Vous vous souvenez de mes observations sur les notes liées, (*Il fredonne.*) sur les notes coulées, (*idem.*) sur les notes sincopées.

AGLAÉ.

Bagatelle.

SUAVÉ.

Et la cadence préparée, (*Il en fait une.*) la cadence brisée? (*idem.*)

AGLAÉ, *avec impatience.*

La ritournelle.

SUAVÉ.

Songez à suivre la mesure.

AGLAÉ.

Si elle ne va pas trop vite.

SUAVE, *aux Musiciens.*

A vous. (*Il bat la mesure avec ses mains.*)

AURORE, AGLAÉ.

Air :

Quand nos champs reprennent couleur,
Le zéphir....

SUAVÉ.

Soupir.

AURORE, AGLAÉ.

Le zéphir caresse la fleur....

SUAVÉ.

Mi, mi, croche pointée, et la croche pointée vaut trois doubles-croches. Je vous l'ai dit cent fois.

AURORE, AGLAÉ.

Le plaisir rentre dans notre ame.

SUAVÉ.

Soupir.

AGLAÉ.

Encore.

SUAVÉ.

Oui, mademoiselle, encore.

AURORE, AGLAÉ.

Ah ! pour le cœur,
Tout est bonheur.

SUAVÉ.

Pause.

AURORE, AGLAÉ.

Ah ! pour le cœur,
Tout est bonheur.

SUAVÉ.

Pause.

AGLAÉ.

Pause ! pause ! Si nous les comptions toutes, l'air ne finirait pas.

AURORE.

Il est d'un ennui à périr.

SUAVÉ.

De la manière dont vous le rendez.

Mad. FIERVAL.

Vous n'entendez pas qu'elles sont enrhumées.

SUAVS.

J'entends qu'elles chantent... horriblement, et qu'avec un peu de sens commun, la moins avancée de mes écolières; (*Il regarde Cendrillon.*) et, sans aller plus loin, Mademoiselle, oui, mademoiselle, qui n'a rien appris... je gage qu'elle s'en tire mieux que vous.

CENDRILLON.

Moi !

MANON.

J'suis d'moitié.

Mad. FIERVAL, AURORE, AGLAÉ.

Mieux !

MANON, *à Cendrillon.*

Et la preuve, c'est qu'pas pu tard qu'avant hier, vous chantâtes c'te chanson là, dans l'fond du jardin, où c'que vous croyez êt'seule sous l'petit bercieau qu'est si ben couvert, qu'vous n'appercûtes pas monsieur qui vous écouta d'bout en d'bout, et qui m'dit le lendemain qu'vous aviez, (*à Suavé.*) qu'est-ce ce que vous m'avez dit qu'elle avait?

SUAVÉ.

L'oreille musicale, et l'ame sensible.

Mad. FIERVAL.

Flagornerie aussi ridicule que désobligeante.

SUAVÉ.

Flagornerie ! j'ai des oreilles.

Mad. FIERVAL.

Prévention.

SUAVÉ.

Prévention !

Mad. FIERVAL.

Je vais vous le prouver. (*à Cendrillon.*) Chantez.

MANON, *à part.*

Bon !

CENDRILLON.

Moi !

SUAVÉ.

Sans frayeur, sans contrainte.

MANON.

Comm' avant hier.

(*Pendant ce dialogue, madame Fierval fait entendre à ses filles que c'est le seul moyen de les venger.*)

AURORE.

Qui sait, ma sœur est peut-être un prodige.

AGLAÉ.

Une science infuse.

Mad. FIERVAL, *à Cendrillon.*

Eh bien ?

CENDRILLON.

Mais, ma mère...

Mad. FIERVAL.

Je vous dis de chanter.

CENDRILLON.

Air : Nouveau.

Quand nos champs reprennent couleur,
Le zéphir caresse la fleur,
Le plaisir rentre dans notre ame.
Ah ! pour le cœur,
Tout est bonheur,
Il s'agite,
Il s'excite,
Il palpite, il s'enflâme,
Il renait, il sourit,
Il s'émeut, s'attendrit,
L'amour se fait entendre,
Lise craint de se rendre,
Bientôt, douce rougeur,
Est le signal de son ardeur.

MANON.

Eh bien ?... c'est-i tapé ?

SUAVÉ.

Du goût.

AURORE, *à Aglaé.*

Je ne l'aurais pas cru.

SUAVÉ.

De la mesure.

Mad. FIERVAL, *avec humeur.*

De la mémoire.

SUAVÉ.

Céleste, et c'est un meurtre de la laisser dans l'inaction.

Mad. FIERVAL, *à Suavé.*

Assez, assez.

SUAVÉ, *sans l'écouter.*

Je l'entreprends, et, dans six mois, j'en fais une virtuose.

Mad. FIERVAL.

Mille pardons, mais nous sommes pressés.

SUAVÉ.

Oui, une virtuose... (*aux deux sœurs.*) Et combien cela vous sera commode, ce que vous aurez oublié d'apprendre, votre sœur le saura pour vous.

Mad. FIERVAL.

Eh ! monsieur Suavé, vous perdez votre tems à faire de l'esprit, faites des notes.

SUAVÉ.

De la musique, madame. (*à Cendrillon.*) De la musique, et demain, après demain, tous les jours je serai à vos ordres.

Mad. FIERVAL.

Quand vous aurez reçu les miens.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté SUAVÉ.

AGLAÉ.

Quel insupportable personnage !

Mad. FIERVAL.

Vous en aurez un autre. (*à Cendrillon.*) Et vous, mademoiselle, chantez seule, si cela vous amuse ; mais dispensez-vous de répéter pour vos sœurs.

AURORE.

J'allais le dire.

CENDRILLON.

Air : *De Catinat.*

J'ai par malheur, hélas ! entendu la leçon,
J'ai, par malheur aussi, retenu la chanson,
Mais, pour une autre fois, je vous le promets bien,
De ce que j'entendrai, je ne retiendrai rien.

Mad. FIERVAL.

Je l'espère.... Au Petit-Cours, et le dîner au retour de la promenade.

MANON.

Vous ne l'emmenez pas ?

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL, *arrivant.*

MICHEL.

A trois heures, madame Dutrait m'donnera la corbeille. Par la d'sus, v'là une petite boîte que je suis chargé d'vous r'mettre d'la part d'un citoyen qui n'peut pas v'nir c'matin, comm' i vous l'avait promis, à cause qu'ça lui f'rait perdre une figure qui l'demande.

AGLAÉ.

Une figure !

Mad. FIERVAL, *à Michel.*

J'y suis.

AGLAÉ, *à Aurore.*

Moi aussi.

Mad. FIERVAL, *à Michel.*

Dépêchons, et tais-toi. (*Michel donne la boîte que madame Fierval feint de vouloir cacher.*)

AGLAÉ, *à sa mère.*

Air : *Voulez-vous être heureux amans.*

Ah ! je devine ton secret.

(*Mad. Fierval ouvre la boîte.*)

Mad. FIERVAL.

Plus de retard,

AURORE.

Dieux quelle ivresse.

(*Madame Fierval donne son portrait à ses deux filles.*)

AURORE, AGLAÉ.

Non, je ne puis de la tendresse
Recevoir un plus doux bienfait,
Comme il est fait !
Il est parfait....
Oui, trait pour trait,
C'est ton portrait.

MANON, *à part.*

Je m'damne.

AGLAÉ.

Il ne me quittera plus.

AURORE.

Ni moi.

Mad. FIERVAL.

Mon cœur me le dit.

MANON, *à Michel.*

Et l'troisième ?

Mad. FIERVAL.

Le troisième ! j'avoue que j'y ai pensé... mais mademoiselle ne m'a pas fait l'honneur de le désirer.

CENDRILLON.

Je n'en ai pas besoin, il est là. (*elle montre son cœur.*)

Mad. FIERVAL, *émue.*

C'est fort joli..... Et, si vous vouliez, vous avez des momens... (*Elle fait un mouvement vers Cendrillon qui n'ose avancer.*)

MANON, *la pressant.*

Courage, courage.

MICHEL, *bas à Manon.*

Bien.

Mad. FIERVAL, *à Manon.*

Quelle audace !

CENDRILLON, *à part.*

Sans elle, ma mère allait m'embrasser.

Mad. FIERVAL, *à Cendrillon.*

Vous savez ce que vous avez à faire, rentrez et travaillez.

(*Cendrillon salue et s'en va.*)

MANON.

Seule ?

Mad. FIERVAL.

Paix. (*Elle sort avec ses deux filles. Michel et Manon les suivent des yeux ; ils se regardent un moment sans rien dire.*)

SCENE XIII.

MANON, MICHEL.

MANON.

Rentrez et travaillez.

MICHEL.

Pendant qu'les deux autres vont s'réjouir.

MANON.

Et v'là comme tous les jours, et souvent sans l'vouloir...

mad me fait tout pour ces deux-là, et jamais rien pour l'autre.

MICHEL.

Air ; *Vaud. du Printems.*

Je m'y connais, moi qui suis père,
Au moins une fois tous les ans ;
Et j'dis qu'bon père et bonne mère,
Aim' égal'ment tous leus enfans ;
Pour loger celui qui s'présente,
Jamais mon cœur ne s'trouv' trop p'tit,
Chaque fois qu'ma famille augmente,
Chaque fois, mon cœur s'agrandit.

MANON.

J'réponds du mien en mariage,
L's enfans en font tous l's agrémens,
Et pus j'en vois dans un ménage,
Pus je fais cas de leurs mamans ;
J'admire comm'tout ça prospère,
Et l'œil ravi, le cœur content,
Je m'dis tout bas, bientôt j'espère,
J'aurai l'plaisir d'en fair'autant.

MICHEL.

L'putôt s'ra l'mieux.

MANON.

Ça n'peut pas tarder. . . Mais l'bonheur d'mamzelle Cendrillon doit passer avant l'mien, je suis résolue d'y travailler, et tu m's'conderas.

MICHEL.

Sans l'tuteur, je ne f'rons rien qui vaille.

MANON.

Peut-être.

MICHEL.

J'en suis sur.

MANON.

C'est c'qui faut voir.

MICHEL.

Pas moyen.

MANON.

Au contraire.

MICHEL.

J'écoute.

MANON.

D'abord, c'est un des amis du tuteur qui donn' d'main

l'bal où c'que la mère mène ses deux favorites ; et j'm'y trouverai.

MICHEL.

Au bal !

MANON.

La fille d'chambre m'y f'ra entrer, et j'sais, su'l'bout du doigt, c'qui faut que j'dise à c't'ami devant la mère et les filles.

MICHEL.

Sans vous troubler ?

MANON.

Moi ! tu n'as pas d'idée comme j'ai d'esprit sous l'masque.

MICHEL.

Bon, ils n'vous r'connaîtront pas....

MANON.

C'est pour ce bal qu'la mère fait v'nir des parures, va les chercher, et sitôt qu'elles seront ici, je f'rai si bien, qu'j'y prendrai c'qui faudra pour m'déguiser.

MICHEL.

N'badinez pas, la marchande s'fâchera.

MANON.

C'est mon affaire.

MICHEL.

Vot' place est bonne, et vous la perd'rez.

MANON.

J'f'rai une heureuse, et j'y gagnerai.

MICHEL.

Touchez-là, j'suis d'la maison puisque j'n'en quitte pas la porte ; mais dussé-je n'pu en être l'commissionnaire, faut marcher sans l'tuteur, et faire d'not'mieux pour adoucir les peines d'vot' demoiselle.

MANON.

Et si c'te ruse-là nous manque, un autre, cent autres, mille autres ; en fait d'services à rendre, n'y a qu'les indifférens qui n'savent pas se r'tourner.

MICHEL.

C'est une vilaine graine.

MANON.

Qui croît à vue d'œil.

MICHEL.

Air : *Il est tout au bas du coteau.*

Loin de nous, l'homme de bien,
Qui n'aime en tout, qu'sa personne et son bien,
Loin de nous, l'homme de bien,
Qui pour les autres ne fait rien.

MANON.

Les savans l'nomm'égoiste,
C'est-à-dire tout pour soi,
Moi qui suis physionomiste,
Oh ! comm'j'en voi !
(*ensemble.*)
Loin de nous l'homme de bien, etc.

MICHEL.

Je n'veux pas d'son opulence,
Moins encore de son cœur,
J'n'sent pas qu'la bienfaisance
Est un bonheur.
(*ensemble.*)
Loin de nous l'homme de bien, etc.

MANON.

En d'vers nous dans sa colère,
Madam'voudras s'en venger,
Mais la premièr'chose à faire,
C'est d'obliger.
(*ensemble.*)
Loin de nous l'homme de bien, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un riche appartement.

SCENE PREMIERE.

(*Michel arrive portant une grande corbeille sur sa tête.*)

MICHEL, *seul.*

Air : *Achetez de mes bagatelles.*

Qui veut ach'ter, des fariboles ?
V'là qu'j'eu apporte à fair' trembler ;
Oh ! tatigoi ! qu'les femme' sont drôles,
Comm'elles savent nous engeoler !
Mieux que l'pompon qu'vous leur fait'faire,
Galans qui croyez l's'enflâmer,
Si c'est l'pompon qu'leur amour vous préfère :
Faut l's'escuser, on n'peut pas tout aimer.

Qui veut ach'ter, etc.

(Il met la corbeille à terre.)

J'ai là d'ces mines fantasques,
Que c'te dame appell'des masques,
De rouge et d'blanc bien composés
Et r'gardez-moi le bel usage ?
Se déguiser, s'masquer l'visage,
Les cœurs le sont, c'est bien assez.

Qui veut ach'ter, etc.

J'ons aussi dans c't'étalage
Bonnets en l'air, plum'en travers
Fichus des dind'à deux envers,
Chiffons quarrés remplis d'odeurs,
Qui n'sent'pas bon comme nos fleurs.

Qui veut ach'ter, etc.

SCENE II.

MICHEL, MANON.

MANON.

J'te cherchais : la corbeille ?

MICHEL.

Là.

MANON, *court précipitamment pour l'examiner.*

Bien.

MICHEL.

Tatigoi ! comme les doigts vous brûlent !

MANON.

J'suis pressée, tu l'sais.

MICHEL.

Sans compter la p'tite gloriole.

MANON.

Pourquoi pas ?

MICHEL.

Quand ça n'blesse personne.

MANON.

Air : *Vaud. de Rose et Colas.*

Chacun se sent au fond du cœur,
Un attrait dont i'n'peut s'défendre,
A c't'attrait toujours plein de douceur,
Malgré soi, faut toujours se rendre,
Or, je suis femme, et malgré moi,
Je cède à celui d'la parure.

MICHEL.

Il faut seconder la nature
Lorsqu'elle nous fait la loi.
(*ensemble.*)
Il faut seconder, etc.

MANON.

C'est la meilleure, et d'abord, v'là une manière d'tablier qui m'ira.

MICHEL.

Si vos dam'arrivent ?

MANON.

Pas sitôt, elles viennent de s'mett'à table... Il est magnifique. (*elle essaye le tablier.*)

MICHEL.

Not'femme a des roses qu'j'aime mieux qu'celles-là.

MANON.

Chaqu'chose a son mérite, et c'que j'trouve d'bien dans tout ça, c'est qu'par autant d'mains qu'ça passe, autant de gens qu'ça faît vivre, et tu es d'ces gens-là.

MICHEL.

Bah ! est-ce que je travaill' en modes.

MANON.

Si on n'les faisait pas, tu n'les apport'rais pas ; et si tu n'les apportais pas, on n'te paierait pas.

MICHEL.

C'est ma fine vrai.

MANON.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

A chacun d'nous, c'est bien certain,
Tout chacun d'nous est nécessaire,
Et sans l'secours de son voisin,
Le voisin n'fait, et n'peut rien faire ;
Il me faut aujourd'hui du tien,
Demain, il te faudra du nôtre,
Tant et si bien, tu le vois bien,
Que l'un n'subsiste que par l'autre.

MICHEL.

C'que c'est que d'voir de loin ! (*Manon s'admire.*) C'est superbe, et vous ressemblez à un parterre comm'deux gouttes de lait.

MANON.

Air :

Ah ! comme me voilà !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Comme me voilà,
Ah ! ah ! ah ! ah !

Vraiment, vraiment, je suis faite
Pour porter tout'ces fleurs là,
Jarni ! la belle toilette,
Rien d'pu joli que tout cela.
Ah ! ah ! ah !
Je ne suis pas coquette,
Mais comme tout cela me va !
Ah ! ah ! ah ?
(*Elle retourne à la corbeille.*)

MICHEL.

Mettez-en des pieds à la tête,
Tout'la corbeille vous ira.

MANON, *ayant mis sur sa tête un chapeau auquel est attachée une gaze qui lui couvre la figure.*

Sous ce chapeau, d'un air honnête,
Mon œil modeste lorgnera.

(ensemble.)

Jarni ! la belle toilette,
Rien d'pu joli que tout cela.
Ah ! ah ! ah !
Vous n'êtes pas / Je ne suis pas } coquette
Mais comme tout cela { me / vous } va !

AURORE, AGLAÉ, *appellant de loin.*

Michel ! Manon ! Michel !

MICHEL, *regardant.*

La mère et les deux filles ! (*il se sauve.*)

MANON.

Déjà !... c'est égal... D'la tête, et je prendrai un à-compte su'l'bal. (*Elle reste sur le devant de la scène.*)

SCENE III.

Mad. FIERVAL, AURORE, AGLAÉ, MANON.

AGLAÉ, *appellant toujours.*

Michel !... Manon !... Michel !...

MANON, *à part.*

Je n'bouge pas.

AURORE.

Personne !

Mad. FIERVAL.

C'est incroyable ! (*elle voit Manon.*) Une femme ici ?

AGLAÉ.

Par quel hasard ! (*Elles approchent.*)

Mad. FIERVAL, *à Manon.*

Madame. . . peut-on savoir ce qui me procure le plaisir...

MANON, *minaudant.*

Mais... pas autrement... J'ai trouvé la porte ouverte... et la curiosité... le bien qu'l'on m'a dit d'vot' jardin... d'vous... d'vos deux filles.

Mad. FIERVAL.

Vous leur faites honneur.

MANON.

N'y a pas d'quoi.

Mad FIERVAL, *regardant ses filles.*

N'y a pas d'quoi !

MANON.

Au jeu, au spectacle, à la promenade, vous êtes toujours ensemble... C'tunion-là est divine, et pu j'y songe, pu vot' connaissance m'affriole.

AGLAÉ, *persifflant.*

Madame a raison, c'est affriolant.

MANON.

Air : *Vaud. des deux Jumeaux.*

De son penchant chacun dispose,
Et selon moi, parol'd'honneur,
nature est un'si bell'chose,
Que vraiment j'l'aime à la fureur.
Aussi, quand j'vois près d'leu jeun'mère
Deux filles d'seize à dix-huit ans,
Je crois voir un'ros'printennière
Qu'entourent deux boutons naissans.

Mad. FIERVAL.

La comparaison me flatte... infiniment

MANON.

J'en sui t'enchantée.

Mad. FIERVAL.

Il y a t'à parier que madame est étrangère.

MANON.

Pas mal, c'qui fait qu'il y a de certains termes dont j'n'ai pas la familiarité ; mais comme dit Corneille, on sait tout quand on sait plaire.

Mad. FIERVAL.

Vous y réussissez, et votre esprit annonce une figure charmante.

MANON.

Elle est estimée, et j'vous r'gardrais avec plaisir ; mais j'ai la vue d'une délicatesse effrayante.

AGLAÉ.

C'est le mot.

MANON.

Nous avons le voile... Mais à propos de ces demoiselles,

n'vous reste ti pas encor' un' p'tite Cendrillon qu'est à vous ?

AURORE.

Encore !

MANON.

Vous n'menez ça null'part, et c'est bien ; une mère comm'i faut, veut qu'les graces d'sa fille lui fas'honneur, et en fait d'grace, la p'tite n'en a guère.

Mad. FIERVAL.

Qui vous l'a dit ?

MANON.

On prétend qu'elle a d'l'a douceur, c'est peu d'chose, d'la vertu, bagatelle.

Mad. FIERVAL.

Vous croyez ?

MANON.

Beaucoup d'tendresse pour vous, ça n'compte pas.

Mad. FIERVAL.

Madame.

MANON.

Prodigieusement d'amitié pour ses sœurs.... ça n'dit rien.

Mad. FIERVAL.

Du persifflage !

AURORE, AGLAÉ.

De l'ironie !

Mad. FIERVAL.

Quel peut en être le motif? il me fatigue.

AGLAÉ.

Il m'excède.

Mad. FIERVAL.

Et je ne saurai qui vous êtes.

AGLAÉ.

Votre nom ?

AURORE.

Votre demeure? (*elles veulent lui lever son voile.*)

MANON, *se défendant.*

D'la violence !

Mad. FIERVAL.

Vous ne m'échaperez pas.

MANON.

Air : *Finissez donc, mamzelle Fanchon.*

Vous m'attaquez,
Vous me manquez,
Et ça m'choque,
Ça m'suffoque,

Mad. FIERVAL.

Qui n'a rien à se reprocher,
Doit rougir de se cacher.

MANON.

D'honneur vous me blessez,
Madame,
Et trèdame.

Mad. FIERVAL.

Finissez.

AURORE, AGLAÉ.

Oui, sans différer,
Il faut vous montrer.

MANON.

On est bon à voir.

Mad. FIERVAL.

Il faut le savoir.

MANON.

Vous m'attaquez,
Vous me manquez,
Et ça m'choque,
Ça m'suffoque.

ENSEMBLE.

LA MÈRE et les FILLES.

Qui n'a rien à se reprocher,
Doit rougir de se cacher.

MANON.

Mais enfin pour vous obliger,
Je veux bien ne plus me cacher.

(Manon lève son voile, madame Fierval et ses filles restent confondues.)

TOUTES TROIS.

Manon !

MANON.

Qui s'est fait belle aux dépends de c'te corbeille.

AURORE.

Elle est ici ? (*elle y court.*)

Mad. FIERVAL, *à Manon.*

C'en est trop, et les impertinences que j'ai à vous reprocher depuis long-tems, celles que vous venez de vous per-

mettre dans ce déguisement, l'indécence avec laquelle vous avez provoqué la scène de ce matin, en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour vous renvoyer.

MANON.

Ce soir ?

Mad. FIERVAL.

Je vous donne vingt-quatre heures.

MANON.

J'les prends. (*à part.*) Tâchons d'en faire usage.

AGLAÉ, AURORE.

Elles sont affreuses.

AGLAÉ, *à Manon.*

Renvoyez ces parures à madame Dutrait, nous y passerons.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CENDRILLON.

CENDRILLON, *hors d'haleine.*

Ma mère, mes sœurs... Son domestique est là... Il arrive.

TOUS.

Qui ?

CENDRILLON.

Mon tuteur.

(*Manon, qui s'en allait, entend ce mot et sort bien vîte.*)

Mad. FIERVAL.

Après six ans d'absence !

AURORE.

Et vous lui pardonneriez ?

Mad. FIERVAL.

J'ai beaucoup de choses à lui dire sur mes intérêts, (*à ses filles.*) sur les vôtres, (*à Cendrillon.*) sur vous, mademoiselle, et je me flatte que vous voudrez bien m'accorder ses premiers momens.

CENDRILLON.

C'est à vous d'ordonner.

MANON, *rentrant.*

Le v'là ! le v'là.

(*Cendrillon et Manon courent au-devant de lui.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DORLIS.

MANON.

Air : *Quand on est bonne ménagère.*

Plus de chagrin, oui, jarni ! c'est lui-même,
Le bon tuteur que mamzelle aime !

CENDRILLON.

O jour plein d'appas !
Courrons sur ses pas.

MANON.

I's'ra notre appui.

AURORE. AGLAÉ.

C'est lui... c'est lui. C'est lui... c'est lui.

Mad. FIERVAL.

Mais de son oubli,
Vraiment inoui,
Que tout aujourd'hui,
L'ingrat soit puni.

DORLIS. CENDRILLON.

Je te revois bonheur suprême, C'est lui, c'est lui, bonheur suprême,
Le ciel te rend l'oncle qui t'aime. Le ciel me rend l'oncle que j'aime.

MANON. Mad. FIERVAL, ses deux FILLES.

C'est lui, c'est lui, bonheur, bon- N'est-ce donc plus que Cendrillon,
heur suprême. qu'il aime,
Ce bon tuteur que mamzelle aime. A-t-il cessé d'être le même.

DORLIS, *à Cendrillon.*

Tu me ravis, mon enfant, et j'étais sûr que ta joie égalerait la mienne,

MANON, *malignement.*

Sans compter celle d'madame sa mère et d'mes d'moiselles ses sœurs.

Mad. FIERVAL.

Qui se disposent à vous quereller.

AGLAÉ.

Infiniment.

AURORE.

Avec raison.

DORLIS.

Air : *Filiettes, qui dans la retraite.*

Ma nièce sourit à l'ivresse,
Dont ce jour m'offre la douceur,

Ma nièce, m'embrasse et me pressé,
Laissez-moi goûter mon bonheur.

(*A Cendrillon, regardant la mère et les deux filles.*)

Sur le tien cet instant m'éclaire,
Et tes yeux, ta voix, ta gaîté,
Tout me dit qu'auprès de ta mère,
Tu trouves la félicité,
Tu trouves la félicité.

MANON, *à part.*

La félicité.

AGLAÉ.

C'est tout simple... Mais quand vous appercevrez-vous que nous sommes ici !

Mad. FIERVAL.

Et depuis six ans que vous êtes absent....

DORLIS.

Elle est devenue charmante.

CENDRILLON.

Aimez-moi, c'est tout ce que je desire. (*elle lui fait la révérence, et va pour s'en aller.*)

DORLIS, *la retenant.*

Tu me laisses ?

CENDRILLON.

Ma mère me l'ordonne.

DORLIS.

Votre mère !

Mad. FIERVAL.

Vous concevez que je suis pressée de savoir...

DORLIS.

Nous avons le tems.

Mad. FIERVAL.

Il me semble...

DORLIS.

Charmante, je le repète... Mais plus je t'examine, plus je t'exhorte à t'observer sur ta mise... On finirait par te rendre coquette.

Mad. FIERVAL, *avec humeur.*

Eh ! monsieur, c'est son ajustement du matin.

MANON.

Et du soir.

Mad. FIERVAL.

Taisez-vous.

DORLIS, *à madame Fierval.*

Et ses talens ? on m'en a fait l'éloge... Je brûle de les admirer.

Mad. FIERVAL.

Ses talens !

DORLIS.

Pour le dessin, la danse, la musique.

Mad. FIERVAL.

Nous sommes convenus qu'elle les apprendrait ?

DORLIS.

Convenus de bouche et par écrit.

AGLAÉ.

On oublie.

DORLIS.

J'entends.

Mad. FIERVAL.

Oui, monsieur, on oublie, vous devez le savoir ; et mon procès sur la rentrée des biens de mon premier mari, vous vous étiez chargé de le poursuivre : est-il terminé, gagné, perdu ?

AURORE.

Perdu ! il faudrait que vos juges fussent des imbécilles.

Mad. FIERVAL, *à Dorlis.*

Eh bien ! ce procès ?

DORLIS.

Nous en parlerons demain.

Mad. FIERVAL.

Ce soir.

DORLIS.

Impossible : ce soir, je soupe avec une parente qui n'est point à sa place.., et mon premier devoir est de m'en occuper.

Mad. FIERVAL.

Une parente !

DORLIS.

Une parente.

Mad. FIERVAL.

Jeune ?

AURORE.

Aimable ?

AGLAÉ.

Jolie ?

MANON.

Tout c'qui faut pour plaire, (*à Cendrillon.*) et vous êtes c'te parente-là.

DORLIS.

Tu l'as deviné.

TOUS.

Deviné !

Mad. FIERVAL, *se contenant.*

Serons nous beaucoup de monde ?

DORLIS.

Ma pupille et moi... Je vous respecte trop, vous et ces demoiselles, pour vous faire souper avec la jardinière, la femme-de-chambre, la servante de la maison.

Mad. FIERVAL.

La servante !

DORLIS.

C'est le mot, et plus je me rappèle les dernières paroles de mon frère, vous les avez entendues, et plus je me reproche de vous avoir laissé sa fille.

Mad. FIERVAL, *à Cendrillon.*

Que dites-vous ?

DORLIS, *à Cendrillon.*

Votre père m'a remis ses droits, la loi me les a confirmés, et je les ferai valoir.

AGLAÉ.

Mais ma mère vous répondra....

DORLIS.

Que votre sœur vous a servie, et que vous n'en avez pas rougi.

Mad. FIERVAL.

De mieux en mieux. (*en fixant Manon.*) Et l'on vous a parfaitement instruit.

MANON, *à part.*

Ça me regarde.

Mad. FIERVAL.

Oui, monsieur, ma fille s'occupe du jardinage, parce

que l'exercice lui fait du bien; elle aide à la toilette de ses sœurs, parce que le goût de ses sœurs est formé, et que le sien ne l'est pas; je ne la mène point au spectacle, parce que son caractère est naturellement mélancolique, et que vraiment elle ne peut se trouver bien....

DORLIS.

Que dans le cœur de sa mère... et ce cœur lui est fermé.

Mad. FIERVAL.

Qui vous l'a dit?

DORLIS.

Air: *L'homme le plus parfait, etc.*

Ah! tandis que loin de ma nièce,
Vous couriez les bals et les jeux,
Si dans l'excès de sa détresse
Elle eut osé quitter ces lieux!
Si l'honneur eut cédé chez elle,
Au chagrin qu'elle a combattu,
A quels dangers, mère cruelle,
Vous abandonniez sa vertu!

Mad. FIERVAL.

Eh! monsieur, épargnez-vous ces vains détours, et ne cherchez point à justifier, par vos plaintes déplacées, le projet que vous avez formé de la rendre heureuse aux dépens du bonheur de mes filles.

DORLIS.

Qui l'ont méconnue, et dont le tems ne manquera pas d'augmenter l'éloignement que leur a donné, pour leur cadette, la préférence qu'elles n'ont cessé d'avoir sur elle; préférence coupable qui n'est, que trop souvent, la source des divisions, des haînes qui règnent entre les frères et les sœurs.

CENDRILLON.

J'aimerai toujours les miennes.

DORLIS.

Qui jamais ne vous aimeront, et que vous allez quitter.

TOUS.

Quitter!

CENDRILLON.

Ma mère, mes sœurs...

DORLIS.

Je n'écoute rien.

TOUS.

Rien !

DORLIS, *prenant Cendrillon par la main.*

Air : *du Ruisselet.*

Point de douleurs,
Séchez vos pleurs,
N'écoutez que ma tendresse,
Tout vous en presse.

Mad. FIERVAL.

Un tuteur absolu la sépare de moi !
Et s'il faut lui céder, que de maux je prévoi !

DORLIS, *à Cendrillon.*

Je vous attends, venez.

CENDRILLON.

Mon pouls s'agite...

Mad FIERVAL.

De frayeur,
Pour ses sœurs, mon cœur palpite.

CENDRILLON.

Et c'est de l'ordre de mon tuteur,
Sans murmurer, il faut que je les quitte !

LA MÈRE, LES FILLES, MANON.

Et c'est de l'ordre de son tuteur,
Sans murmurer, il faut qu'elle {nous / vous} quitte !

Mad. FIERVAL, *la main sur le cœur.*
La frayeur est là, là, là, la.
J'attendais son retour, quel chagrin le suivra.

AURORE, AGLAÉ.
La colère est là, là, là, là.
Mais pourquoi se fâcher, le tuteur la rendra.

CENDRILLON, *la main sur le cœur.*
La nature est là, là, là, là.
Quel destin les attend, quel chagrin les suivra !

DORLIS, *la main sur le cœur.*
Ma tendresse est là, là, là, là.
Sur mes pas, à jamais, le bonheur vous suivra.

MANON, *la main sur le cœur.*
Le plaisir est là, là, là, là.
Son tuteur la chérit, le bonheur la suivra.

(*Sur ces deux vers, Dorlis veut emmener Cendrillon qui tend les bras à sa mère qui est fort émue. Michel arrive à l'instant même, et devine ce qui se passe.*)

CENDRILLON.

Ma mère ! (*elle fait un pas vers sa mère, Dorlis la retient.*)

CENDRILLON.
La nature est là, etc.

LES SŒURS.
La colère est là, etc.

DORLIS.
La tendresse est là, etc

Mad. FIERVAL.
La frayeur est là, etc.

MANON, MICHEL.
La frayeur est là, là, là, là;
Puis, mamzelle s'en va.
J'ai d'viné } tout cela.
J'ai conduit }

(Dorlis emmène Cendrillon que suivent, de loin, ses deux sœurs et Manon. Michel, reste interdit, d'un côté, et madame Fierval de l'autre.).

SCENE VI.

Mad. FIERVAL, MICHEL.

MICHEL, *à lui-même.*
C'est fâcheux... très-fâcheux... mais ça d'vait être.

Mad. FIERVAL.
Te voilà ?

MICHEL.
Oui, madame, et c'qui vous arrive m'chagrine, moi qui sais c'que c'est qu'les enfans, vu qu'j'en avons, moi et not' femme qui espère, avec plaisir, qu'j'en aurons encore qu'elle nourrira, ni pu ni moins qu'les premiers qui vous sont gras et ronds... c'est d's'amours.

Mad. FIERVAL.
Le tems presse, un mot.

MICHEL.
Air: *C'est la chose impossible.*

Pour quand à l'égard du cadet,
Tout un chacun l'dit contrefait,
De taille et de figure:
Moi, je l'vois beau comme vous v'là,
Et qu'est c'qui fait qu'je l'vois comm'ça,
C'est que j'ai là, (*bis.*)
Le r'gard de la nature.

Mad. FIERVAL.
Quelle leçon!

MICHEL.
Aussi, est-i traité, chéri, admiré de d'même qu'les autres,

attendu qu'de même qu'les autres, il est not'ouvrage, not' sang, et qu'si j'l'avons manqué c'n'est pas d'sa faute; et à cause qu'Pierrot est l'aîné, faudrait pas qui s'avisit d'vouloir des parférences; ni sa mère ni moi, j'n'entendrions de c't'oreille-là : si vous aviez fait d'même, vous seriez contente d'vous, et sur'ment qu'vous n'l'ét'pas.

Mad. FIERVAL.

Tu le vois... et j'aime à t'entendre... mais, absolument, il me faut une réponse de Dorlis.

MICHEL.

Cell'qui vous f'ra, n's'ra pas bonne.

Mad. FIERVAL, *avec trouble.*

Qui te l'a dit ?

MICHEL.

Son vieux factotum.

Mad. FIERVAL.

Simon ?... Michel... mon cher Michel ! te sens-tu capable de me l'amener ?

MICHEL.

Je n'demande qu'à fair'plaisir à tout l'monde, et vous êtes du nombre; mais si ça peut fair' l'moindre tort à mamzelle Cendrillon, je n'suis pas vot'homme.

Mad. FIERVAL.

Sois tranquille, cours chez Dorlis, et détermine Simon à te suivre.

MICHEL.

C'est dit. (*Il sort.*)

SCENE VII.

Mad. FIERVAL, AURORE, AGLAÉ.

AURORE.

Cendrillon a tourné les yeux de notre côté, c'est tout ce qu'elle a pu faire; mais Manon a suivi Dorlis, et je suis persuadée qu'elle va vous en apporter des nouvelles.

Mad. FIERVAL.

Il emmène votre sœur... et son bien qu'il va lui remettre... Mon procès sur lequel il a gardé le silence... Quels pressentimens !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MANON.

MANON.

Madame... je n'saurais me r'pentir d'avoir travaillé au bonheur d'mamzelle Cendrillon, et mon d'voir était d'vous quitter puisque vous m'avez renvoyée... mais, d'après c'que j'viens d'apprendre, j'suis à vous pour la vie.

AURORE.

Que veux-tu dire ?

Mad. FIERVAL.

Que venez-vous d'apprendre ?

MANON.

J'n'ai pu parler au tuteur... mais j'ai vu Simon, et le procès...

TOUTES.

Le procès !

MANON.

Vous l'avez perdu.

TOUTES.

Perdu !

MANON.

Calmez-vous, j'veux tout savoir, et si monsieur Dorlis a la bonté d'm'entendre... (*à Aurore et Aglaé.*) Consolez, aimez madame vot'mère ; j'reviendrai vous aider.

SCENE IX.

Mad. FIERVAL, AURORE, AGLAÉ.

Mad. FIERVAL.

Mon procès est perdu !... plus de ressources... plus d'espoir !... mes enfans !... mes chers enfans ! qu'allez-vous devenire !

AGLAÉ.

C'est une chose horrible.

AURORE.

Epouvantable.

AGLAÉ.

Et Dorlis !... Dorlis est un monstre... Pour Cendrillon... je ne l'ai pas dit... mais j'ai toujours vu avec peine...

AURORE.

Et moi aussi.

Mad. FIERVAL.

Quoi ?

AGLAÉ.

Il ne me convenait pas de vous faire des réprésentations.

AURORE.

De vous donner des avis...

AGLAÉ.

Mais enfin... Cendrillon est ma sœur.

AURORE.

Elle est votre fille.

AGLAÉ.

Et si vous l'aviez mieux traitée... nous serions loin d'éprouver un revers qui... certainement, n'est pas notre ouvrage.

AURORE.

Du tout.

Mad. FIERVAL.

Cruelles ! outragée par Manon, humiliée par Michel, persécutée par Dorlis, séparée d'une fille que je devais chérir, il ne me manquait plus que d'être accablée par celles que j'ai eu l'aveuglement de lui préférer.

Air : *de Wicht.*

Ah ! que le cri de la douleur,
Jusques à vous se fasse entendre,
Jeunes mères ! que mon malheur,
De mes torts sache vous défendre,
Non, je le sens, point de pardon,
Il faut que le ciel me punisse,
L'ingratitude et l'abandon
Sont le prix de mon injustice.

AURORE, AGLAÉ.

Ce n'est qu'un instant d'erreur,
Ah ! de grace.

Mad. FIERVAL.

Jamais, non jamais de grace,
Et ce mot plein de douceur,
Je vous aime,
Comment le sentir de même !
De ma coupable froideur,
Le sort venge votre sœur.

AURORE, AGLAÉ.

Que mon repentir l'efface,
Daignez lire dans mon cœur,
Je vous aime,
Toujours je serai la même,
Ce n'est qu'un instant d'erreur,
Daignez lire dans mon cœur,

Calmez, calmez votre rigeur,
Pardonnez, mais plus de froideur;
Seule et sans vous je subirai, Oui pour jamais je chercherai,
Je souffrirai, supporterai, Je chercherai, je préviendrai,
L'affreux chagrin qui me dévore. La tendre mère que j'adore.

AURORE, AGLAÉ.

Ma mère! (*elles veulent la retenir, la mère les rejette.*)

Mad. FIERVAL.

Laissez-moi.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MANON, CENDRILLON, *parée et en désordre, hors d'haleine.*

Mad. FIERVAL, *l'ayant vue.*

Ma fille!

AURORE, AGLAÉ.

Ma sœur!

MANON.

Et je gage qu'monsieur Dorlis voudra la r'trouver, c'est là que l'attens.

CENDRILLON, *à sa mère.*

Je n'ai pu retenir.... la lettre.... que vous avez reçue.... J'étais seule.... au désespoir, et grace à l'amitié... à l'intelligence de Manon, j'ai su échaper à la vigilance du vieux serviteur de Dorlis... qui est allé chez son notaire...

Mad. FIERVAL.

Remettez-vous.

CENDRILLON.

Sans ma mère, il n'est pour moi ni fortune ni bonheur.

Mad. FIERVAL, *pénétrée.*

Mon enfant! (*à ces deux filles.*) Écoutez-là, et jugez-vous.

CENDRILLON.

Le tems presse, éclairez-moi de vos conseils, et croyez que je ne signerai rien contre vos intérêts.

Mad. FIERVAL.

Ah! c'est de ma faute et non de tes biens que mon cœur me presse de m'occuper.

CENDRILLON.

Mon tuteur est le maître, comment le fléchir!

Mad. FIERVAL.

Et comment reconnaître ce que tu fais pour moi ?

CENDRILLON.

Ah ! si j'osais.

Mad. FIERVAL.

Que veux-tu ?

CENDRILLON.

Un baiser... de ceux que vous donnez à mes sœurs.

Mad. FIERVAL, *l'embrassant.*

Air : *Est-il un destin plus doux.*

Ah ! mon cœur vole vers toi,
Tout m'en fait la douce loi,
Même désir nous presse,
Goutons en l'ivresse :
Que Dorlis dans son courroux
Nous accable de ses coups,
Ton ame et ta tendresse
Veilleront sur nous.

CENDRILLON.

Vos baisers sont l'aurore,
Le gage de mon bonheur,
Jamais, jamais encore
Je n'eus un bien plus flatteur.
A ses sœurs.
Combien il a de douceur !
N'en privez plus votre sœur,
Jamais, jamais encore
Je n'eus un bien plus flatteur.

MANON.

Tôt ou tard on r'vient à soi,
La nature fait la loi :
Même désir vous presse,
Goutez en l'ivresse :
Ce tuteur qu'est en courroux.
Dam'ça n'est ni gai ni doux,
Mais l'cri de la tendresse
Parlera pour vous.

CENDRILLON.

Ma mère revient à moi,
Plus de larmes, plus d'effroi,
Même desir nous presse,
Goûtons en l'ivresse :
Mon tuteur est en courroux,
Je détournerai les coups,
Mon ame et ma tendresse
Veilleront sur vous.

Mad. FIERVAL, AURORE, AGLAÉ.

Ah! mon cœur vole vers toi, etc.

(*Les caresses redoublent de part et d'autre.*)

MANON, *à madame Fierval, en voyant Dorlis.*

Monsieur Dorlis.... c'n'est pas vous qu'il cherche ; mais quoi qu'i'puiss'dire, faut en triompher.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DORLIS, MICHEL.

DORLIS.

Elle serait ici ?

MANON.

C'est sa place.

CENDRILLON, *se jettant dans ses bras.*

Mon ami !

Mad. FIERVAL, AURORE, AGLAÉ.

Dorlis !

DORLIS.

Eh ! oui, je le suis ; et lorsque tu n'as ni sœurs, ni mère, quelle puissance, mon enfant, t'arrache des bras d'un ami d'un père !

MANON.

Sans compter que j'défendrai madame, d'aussi bon cœur que je l'ai accusée, je me connais en repentir.

CENDRILLON.

Ma mère vient de m'embrasser.

DORLIS.

Eh ! que m'importe un sentiment que la détresse a fait naître ; il t'abuse et je saurai t'en garantir ; le cri qu'arrache le malheur, n'est pas celui de la nature.

Mad. FIERVAL.

Je l'ai méconnue, c'est à vous de la venger, et quelque motif qu'il vous plaise de donner au sentiment qui m'anime, je chérirai, (*en pressant Cendrillon.*) je garderai sur mon sein, celle dont j'ai fait couler les larmes, et qui vient sécher les miennes à l'instant même où ses sœurs m'accusent de l'infortune qui les attend.

DORLIS.

Châtiment ordinaire d'une prédilection injuste.

CENDRILLON, *très-vivement.*

Je ne vous quitte plus.

MANON, MICHEL.

Air : *Oui contre un droit qui nous offense.*

C'est la nature qui la presse,
Tout vous dit d'l'écouter.

DORLIS.

C'est ma nièce,
Qui m'intéresse,
Tout me dit de résister.

CENDRILLON.

Plus de rigueur, plus de colère.

MANON, MICHEL.

Fait l'aimer, l'aider entre soi.

DORLIS.

Tout me prescrit d'être son père.

AURORE, AGLAÉ.

Oui, tout vous dit qu'elle est ma mère,
Et son cœur, son cœur est à moi.

DORLIS, *à Cendrillon.*

Mon enfant, mon enfant.

MANON, MICHEL.

Pu'd'choix, pu'd'préférence,
Et rien n'pourra vous partroubler.

CENDRILLON.

Chaque instant accroit ma souffrance.

DORLIS.

Céssez, cessez de m'accabler.

TOUS.

Il rêve... il setait.:. il balance,
Dois-je espérer, dois-je trembler!

DORLIS, *à madame Fierval.*

Ma sœur!

TOUS.

Qu'ai-je entendu!

DORLIS.

Ce doux nom dans mon ame,
De la tendresse éncor fait retentir la voix.

TOUS.

Ociel!

DORLIS.

Et sur ton bien... ta douleur le reclame,
Sur ton bien, mon enfant je te rends tous tes droits.

CENDRILLON, *à sa mère.*

Tous mes droits sur mon bien, ah! daignez le reprendre.
Vous m'aimerez, je ne ne veux rien.

(*ensemble.*)

Mad. FIERVAL, AURORE, AGLAÉ, *à Cendrillon.*

Ah! tu viens, tu viens de m'apprendre

Que mon cœur était loin du tien:
Le repentir s'est fait entendre,
Ton amitié, voilà mon bien.

CENDRILLON, *à sa mère.*

A quel bien pourrai-je prétendre,
Près de vous, je ne veux plus rien.
(*A Dorlis.*)
Votre amitié s'est fait entendre,
Et leur bonheur, voilà mon bien.

DORLIS.

Tout me dit que j'ai du me rendre;
Mais hélas! ai-je fait son bien?
(*A Mad. Fierval.*)
C'est au tems seul à me l'apprendre,
Et son bonheur sera le mien.

MANON, MICHEL, *à Dorlis.*

V'là qu'enfin vous v'nez de vous rendre,
Et de vous je n'voulons plus rien,
C'est l'amitié qui s'fait entendre,
Jarni! c'est ça qu'est le vrai bien.

(*Pendant le dernier chœur, Cendrillon réunit les deux sœurs à leur mère qui les embrasse.*)

Mad. FIERVAL.

Oui, mes enfans, tout est oublié.... et Manon, Michel, je sais ce que je vous dois.

MANON.

Vous êt'heureuse.

MICHEL.

Et j'sommes payés.

DORLIS.

La nature l'emporte, j'ai dû lui céder, et j'ose croire à votre repentir; s'il est sincère, vous n'avez rien perdu.

CENDRILLON, *à Dorlis.*

Quel bien vous me faites.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de Wicht.

DORLIS, *aux trois sœurs.*

Sur vos pas le dieu des amans
Sourit à votre mariage,
Qu'à jamais, de tous vos enfans,
Même amour y soit le partage;
Avoir pour tous les mêmes yeux,
Dans tous les tems à chacun d'eux,

Ouvrir votre ame toute entière,
C'est à ce titre qu'on est mère.

TOUS.

C'est à ce titre . . . etc. .

Mad. FIERVAL.

Des vertus qui sont dans nos cœurs,
Si par fois nos enfans profitent,
Dans nos torts et dans nos erreurs,
Bien plus souvent ils nous imitent;
Leur en montrer du repentir,
Par cette effort les garantir,
Des fautes qu'ils nous ont vus faire,
C'est à ce titre qu'on est mère.

TOUS.

C'est à ce titre . . . etc . .

CENDRILLON.

On prétend qu'il est un bonheur,
Dont l'amour présage l'aurore,
Mais il en est un plus flatteur,
Que pour moi ce dieu fait éclore;
Oui, le chef-d'œuvre de l'amour,
Le premier bien que chaque jour,
Le sentiment cherche et préfère,
C'est le cœur d'une bonne mère.

TOUS.

C'est le cœur . . . etc. .

FIN.